

## *21èmes Controverses Européennes de Marciac*

Mardi 28 et mercredi 29 juillet 2015 A Marciac (Gers)

### LE GRAND TEMOIN

---

Lors des deux jours d'éclairages, de disputes et d'échanges de ces 21èmes Controverses – *La coexistence des modèles est-elle vraiment possible ?* - la Mission Agrobiosciences avait demandé à Francis Chateauraynaud d'en être le grand témoin. Car l'exercice que nous lui demandions ne consistait pas en une enième conférence qui se voudrait conclusive, mais en une relecture attentive à même d'ouvrir sur des propositions nouvelles. Exercice difficile et pleinement respecté par l'invité, qui pointe ici les impasses et les difficultés auxquelles l'ambition de ces échanges pourrait se heurter, mais aussi et surtout des stratégies possibles, permettant de mieux penser la complexité des problématiques et de construire collectivement des futurs souhaités.

Nous devons à **Francis Chateauraynaud** de nombreux modèles et instruments orientés vers l'analyse des controverses, des affaires et des crises que traversent les sociétés contemporaines. C'est lui qui a, par exemple, forgé la notion de « lanceur d'alerte » et initié la socio-informatique, en co-concevant avec Jean-Pierre Charriau des logiciels scientifiques tels que Marlowe, véritable « sociologue numérique » capable de mener des enquêtes sur les corpus rassemblés par les chercheurs, et de dialoguer avec eux... Plus récemment, Francis Chateauraynaud a créé un nouveau modèle de sociologie pragmatique, « la balistique sociologique », qui offre un cadre d'analyse des trajectoires empruntées par les causes publiques. Parallèlement, le chercheur développe une sociologie pragmatique du pouvoir, conçue à partir des notions d'"emprise" et d'"asymétrie de prises". Il est contributeur actif du groupement d'intérêt scientifique *Démocratie & Participation*, des carnets de recherche *Portée de la Concertation* et *SocioInformatique et argumentation*, dont il est le rédacteur en chef, membre fondateur de l'association Doxa, et directeur et fondateur du Groupe de Sociologie Pragmatique et Réflexive (GSPR) à l'EHESS.



Parmi ses nombreux articles et ouvrages, signalons avec Didier Torny, *Les Sombres Précurseurs. Une sociologie pragmatique de l'alerte et du risque* (Editions de l'EHESS, 1999).

## Aux modèles et aux chiffres, préférer les expériences des milieux.

Par Francis Chateauraynaud

Je suis en premier lieu témoin d'une vivacité de l'esprit critique et de la discussion collective. Je peux essayer d'ajouter quelques considérations générales pour vous encourager à continuer, et proposer des pistes pour préciser la manière dont vous pourriez le faire.

### Heure de gloire

Mais auparavant, quelques remarques sur le rôle de la sociologie au regard de ce qui vous préoccupe. Considérons à gros trait trois périodes de cette discipline.

D'abord celle des créateurs de la sociologie - parmi lesquels Max Weber dont les premiers travaux empiriques, à la toute fin du XIX<sup>e</sup>, portaient sur les paysans de Prusse orientale, ou encore Emile Durkheim pour qui les disparités villes-campagnes étaient centrales. Ils se sont beaucoup attachés à décrire les effets de la modernité et de l'urbanisation, auxquels cette nouvelle discipline se devaient de répondre, avec parfois des relents assez conservateurs.

Faisons un bond dans le temps, avec les années 1960/70, sorte de période de gloire dans laquelle se sont formées les grandes sociologies, avec Henri Mendras, que vous avez cité, mais aussi Pierre Bourdieu, dont les deux travaux fondamentaux autour de la théorie de l'*habitus*<sup>1</sup>, proviennent de

deux expériences de terrain : d'une part, *Le déracinement. La crise de l'agriculture traditionnelle en Algérie* (1964), écrit avec Abdelmalek Sayad, une ethnographie du paysan kabyle décrivant comment, projetés dans des zones urbaines, ils tentent de reproduire des savoir-être et des savoir-faire incorporés ; d'autre part, un article sur *Les stratégies matrimoniales du paysan béarnais dans le système de reproduction*, en 1972, republié dans *Le bal des célibataires. Crise de la société paysanne en Béarn* paru en 2002. C'est une sociologie des échanges symboliques et de la manière dont on tente sans le dire de sauver le capital familial à travers des stratégies matrimoniales.

La sociologie de ces années là a été très riche, connaissant durant trois ou quatre décennies une montée en puissance, avec en France des gens comme Michel Crozier, Alain Touraine, François Dubet et bien d'autres.

---

*expériences ultérieures : l'habitus résulte d'une incorporation progressive des structures sociales. C'est ce qui explique que, placés dans des conditions similaires, les agents aient la même vision du monde, la même idée de ce qui se fait et ne se fait pas, les mêmes critères de choix de leurs loisirs et de leurs amis, les mêmes goûts vestimentaires ou esthétiques. Un même petit nombre de principes générateurs (le sens de la distinction des classes supérieures, la bonne volonté culturelle des classes moyennes, le choix du nécessaire par les classes populaires) permet ainsi de rendre compte d'une multitude de pratiques dans des domaines très différents. Source : les cent mots de la sociologie, <https://sociologie.revues.org/1200>.*

---

<sup>1</sup> *L'habitus est un ensemble de dispositions durables, acquises, qui consiste en catégories d'appréciation et de jugement et engendre des pratiques sociales ajustées aux positions sociales. Acquis au cours de la prime éducation et des premières expériences sociales, il reflète aussi la trajectoire et les*

## **Puis la grande panade...**

La troisième période est moins glorieuse et depuis la fin des années 1990, nous sommes dans une panade invraisemblable. La nouvelle génération de sociologues qui arrive alors, et dont je fais partie, ne sait absolument pas comment attaquer les problèmes face à des processus d'une très grande complexité et surtout une forte interdépendance des objets d'étude. Dès que vous tirez un fil, par exemple l'agriculture, vous devez très vite aborder aussi l'environnement, la mondialisation, les marchés financiers, la recherche agronomique, l'expertise publique, les énergies renouvelables etc. Regardez le chemin parcouru au cours de ces deux jours : ce fut une incroyable circulation entre des mondes et des problématiques, des enjeux et des valeurs de toutes sortes, et chaque tentative pour se refocaliser sur l'agriculture conduisait à s'en éloigner.

### **Raisonnement collectif.**

Il existe toutefois des stratégies pour traiter les processus complexes malgré les interactions multiples et les incertitudes qui leur sont liées, dans un monde décrit comme métastable et en proie aux bifurcations ou aux points de basculement catastrophiques.

Première stratégie, faire des sciences sociales capables de co-construire leurs objets d'étude. Elles ont en effet beaucoup de mal désormais à se placer en surplomb, dans une position d'autorité épistémique, voire axiologique, en disant par exemple : voilà la vérité du monde agricole aujourd'hui. Cela ne marche plus ou alors sur des objets d'expertise minuscule dont on s'ingénie à garder le monopole. Comme en sociologie de la médecine où de multiples acteurs interviennent pour dire ce qu'est la profession médicale, il faut faire avec différents points de vue. C'est vrai de tous les domaines, y compris celui de la recherche elle-même. Quels que soient les

supports sur lesquels on essaye de poser une sociologie « à l'ancienne », l'objet échappe, les acteurs se rebiffent et on n'arrive plus à fixer la bonne échelle de raisonnement : le global, le local, le « glocal », le monde en réseaux ? Dans les politiques publiques, on tente aujourd'hui de pallier ce problème à coup de débats publics et de conférences de citoyens. A chaque fois, on y lit l'expression d'une incontestable intelligence collective mais tenter de décrire ces arènes est ardu et quand vous y parvenez, l'étude arrive trop tard, les acteurs sont passés à autre chose !

### **...Sur des trajectoires**

Il nous faut changer d'angle en développant des enquêtes collectives sur les milieux, enquêtes dans lesquelles le sociologue n'a pas plus de prise et de connaissance que les acteurs. Apprendre à raisonner collectivement, c'est la première piste, mais cela ne suffit pas. Pour ma part, en m'intéressant aux lanceurs d'alertes, que ce soit dans le domaine du nucléaire, des OGM, des pesticides, des nanotechnologies ou encore de la pollution de l'air, je me suis rendu compte qu'il fallait s'efforcer de suivre des trajectoires, des processus dynamiques, pour pouvoir observer comment des acteurs tentent collectivement d'ouvrir des possibles ou au contraire de les fermer. Ce faisant, on peut étudier quels acteurs sont en position d'énoncer un futur plausible et d'entraîner les autres dans leur sillage. Un lanceur d'alerte qui réussit, c'est un acteur qui parvient à produire une boucle de rétroaction et de prise en charge d'un problème. Mais c'est souvent à l'issue d'un long processus de transformation. Par exemple, après 25 ans d'alertes restées confinées dans des milieux de recherche, les perturbateurs endocriniens sont enfin devenus un problème de santé publique. En tant que critique régulatrice, l'alerte infléchit des trajectoires pour éviter des

problèmes graves, des drames voire des catastrophes.

Dans certains cas, la fermeture des futurs bascule de la logique régulatrice vers une séquence conflictuelle qui amène un retour aux fondamentaux, conduisant à rediscuter du système lui-même, du monde dans lequel nous sommes. C'est ce qu'ont proposé, dans le débat qui a suivi la dispute sur [le modèle paysan et l'agribusiness](#), les interventions de François Colson et de Jean-Yves Pineau<sup>2</sup>.

### **Partir des milieux en mouvement**

Le propos de ces derniers m'amène à évoquer une troisième stratégie. Car en vous écoutant durant ces deux jours, je me suis rendu compte que quelque chose traversait toutes les prises de position : celles-ci partaient, non pas forcément de l'homme placé au centre du tableau, mais d'expériences du milieu. Qu'est-ce qu'un milieu ? Un célèbre géographe anthropologue, Augustin Berque, s'est beaucoup intéressé à la manière dont un philosophe japonais, Watsuji Tetsurô, a pensé la relation spécifique entre cultures et environnement, forgeant un mot, le « fûdo » (le milieu humain) et un concept, le « fûdosei », que traduit Berque par la « médiance », c'est-à-dire la manière dont les sociétés humaines éprouvent leur environnement, le découvrent tout en le modifiant. Dans cette pensée, il n'y a plus de séparation sujet/objet, homme/nature, individu/groupe social, mais un processus qu'il appelle la « trajection » paysagère, une construction continue et dynamique, qui ne cesse d'interagir dans un mouvement plein de variations. Cela n'est pas sans évoquer le propos de Guy Kastler, lors de [la dispute sur les OGM](#), soulignant l'incongruité de semences censées être

« homogènes », là où le vivant n'est que variabilité.

Un exemple apparemment incongru pour illustrer l'importance du milieu : pensées à l'origine comme des machines parfaitement standardisées, les centrales nucléaires sont devenues en trente ou quarante ans toutes dissemblables, en fonction de leur histoire et des interactions continues avec leur milieu environnant. Entre Golfech, Flamanville, le Blayais ou Fessenheim, il n'y a plus grand-chose de commun et cela pose de sérieux problèmes à la gestion des dispositifs du point de vue de la sûreté. En fait, le standard n'existe pas vraiment, c'est toujours faire le pari d'organiser une stabilité au cœur de milieux mouvants qui ne cessent d'introduire de la variabilité. Comme l'a dit JY Pineau, la vie reprend toujours le dessus.

### **La cagouille du Médoc**

En partant des milieux, nous avons quelques chances de retrouver une prise sur les processus. Cela permet de réinterroger radicalement cet « espace de calcul » qui nous écrase, c'est-à-dire cette manière de penser le monde à partir de chiffres et de modèles. Au déploiement de modèles, je préfère les expériences des milieux et les enjeux qui en émergent : un barrage sur une rivière, un incinérateur, ou encore l'estuaire de la Gironde où cohabitent la viticulture, un tout récent parc naturel marin, le nucléaire ou encore les sites Seveso de la presqu'île d'Ambès (produits pétrochimiques). Dans cet environnement, un viticulteur bio a constaté que tous les escargots, fuyant les terrains pollués, se retrouvaient sur ses parcelles. Des escargots qu'il s'est mis à ramasser patiemment et qu'il revend désormais à des restaurateurs, créant ainsi un circuit court totalement inattendu. Les interactions continues dans les milieux ouvrent toujours sur des alternatives. Il ne s'agit pas simplement de plaquer des représentations sur des mondes, car cela se

---

<sup>2</sup> F.Colson et J-Y Pineau ont, chacun à leur manière, indiqué qu'il nous fallait repenser nos relations avec notre environnement, et réfléchir à quelle échelle et avec quels outils parvenir à cette cohabitation Homme/nature.

déplace, à travers de petites choses, ici un escargot, puis deux, puis cent et, finalement, un restaurant qui peut s'appeler « A la cagouille du Médoc » (rires dans la salle).

### **Décrochage et champs de force**

Il ne faut pas sous-estimer toutefois un autre problème. A l'issue de la co-construction des questions et de la réflexion collective, comment assurer la montée en généralité<sup>3</sup> et faire entendre des expériences et des résultats dans des arènes, des institutions de portée globale telles que l'ONU, le GIEC ou l'Agence européenne de l'environnement ? Car dès lors, vous vous heurtez à des conflits de priorité sur les agendas politiques. Dans ces agendas surchargés, qu'est-ce que des politiques doivent traiter en priorité : L'emploi ? Le changement climatique ? Le terrorisme ? L'éducation ? La question de l'eau ? La santé publique ? Les retraites ?... Cette tension produit deux effets. Le premier est un effet cognitif : les politiques, cherchant à englober un maximum de causes et de questions avec peu de mots, ont tendance à récupérer des notions passe-partout, des concepts empruntés aux géographes, aux sociologues, aux agronomes, qui ont à l'origine une fonction analytique et descriptive précise, mais qui perdent leur signification première une fois décrochés de leur espace de référence. Ce fut le cas avec la notion de « développement durable » qui vous permet de faire rentrer tout et n'importe quoi, ou de l'adjectif « systémique », sans oublier la fameuse « résilience ». Avec la montée en généralité et le problème des agendas, s'opère ainsi très vite un décrochage entre ce qui venait des milieux et s'organisait

---

<sup>3</sup> *La montée en généralité désigne le fait qu'on ne défend plus un cas particulier en tant que tel, mais qu'on cherche à le soutenir par des arguments de portée plus générale, qui valent pour tous les cas semblables.*

sous forme de cause intelligible par les acteurs concernés, et les politiques publiques qui produisent des signifiants vides. Nos discussions pâtissent de ce langage dont la maîtrise s'est substituée aux expériences pratiques et aux connaissances issues des milieux. Voilà le problème : comment articuler intellectuellement et politiquement les connaissances fines des milieux, distribuées dans des collectifs, à des discours généraux visant des arènes et des instances de grande portée ?

Le deuxième effet intervient au niveau des relations d'influence, ou de pouvoir, qui se tissent entre les acteurs eux-mêmes et entre les causes qu'ils portent. Tout le monde n'a pas la même capacité à mobiliser, à donner une puissance d'expression à sa cause, à l'installer dans l'espace public, à la rendre intelligible pour la plupart des journalistes (rires dans la salle), ce qui génère des inégalités entre les différentes causes. C'est bien beau de parler de société civile ou de démocratie participative, mais n'ignorons pas la réalité des rapports de force qui se tissent entre les différents acteurs, y compris au sein des organisations les plus vertueuses comme les grandes ONG environnementales : elles ne sont pas exemptes, loin de là, de conflits, de prises de pouvoir et autres luttes pour imposer une cause contre une autre.

### **S'exercer à construire des futurs**

Le dernier point que je voudrais évoquer concerne un projet que mes collègues et moi-même avons, en matière d'enquête collective et de scénarios du futur.

Tout à l'heure, lors du débat qui a suivi la dispute sur l'agribusiness et le modèle paysan, Eve Fouilleux a évoqué la fiction à l'œuvre dans les scénarios pour nourrir le Monde en 2050. En général, les gens qui « fabriquent » les futurs ne sont pas aussi idiots ou naïfs. Il y a des manières collectives de construire des futurs plus plausibles que d'autres. Par exemple, j'ai

beaucoup d'échanges avec des chercheurs qui travaillent sur la prospective, dans la tradition de Gaston Berger<sup>4</sup>, lequel affirmait : le futur n'est pas déterminé, nous devons le construire. Toute la question est de savoir comment nous le construisons... Pas en opérant un simple prolongement des tendances d'hier ni en omettant la question des fins à poursuivre, comme le faisaient ses ennemis de l'époque, les planificateurs qui avaient une foi indéclinable dans la mathématisation de l'économie et du social, en prolongeant essentiellement la logique bayésienne (ndlr : théorie mathématique des probabilités, du nom du révérend Bayes), qui prend appui sur des séries passées.

Avec une délibération prospective attentive aux signes précurseurs et aux singularités issues des milieux en interaction, on peut ouvrir des futurs et imaginer bien des scénarios de rupture. D'autant que tout n'est pas conjecture : il y a des processus observables, rendus manifestes par des porteurs de cause, et on peut essayer d'apprécier les potentiels et les émergences, les bifurcations ou les basculements possibles – et pour ce faire, recourir à l'imaginaire.

### **Une prospective sur les enjeux agroécologiques**

D'où cette idée que je souhaitais vous soumettre : organiser collectivement et dans la durée un travail de prospective sur les enjeux agroécologiques. Une enquête collective qui se déploie dans le temps pour pouvoir revenir régulièrement sur des prévisions, porter un regard critique sur des annonces ou des mesures, sortir de

---

<sup>4</sup> Le philosophe Gaston Berger (1896-1960) est l'un des fondateurs de la prospective en France, terme qu'il a d'ailleurs créé. Pour lui, « l'avenir est affaire de volonté » et est « moins à découvrir qu'à inventer ». Et la prospective est moins une méthode ou une science qu'une attitude.

l'alternance de plainte et de promesse, de crise et de « *business as usual* ».

Ce que cela peut produire ne relève pas forcément de la fiction. Sans même chercher à imiter les travaux du GIEC sur le changement climatique, on peut ouvrir des plans d'expérience collaborative durable. En tant que sociologues, nous sommes un peu mal à l'aise avec l'ampleur des modèles qui portent le changement climatique, élevé au statut de cause des causes. D'autant qu'aujourd'hui, il ne s'agit même plus du changement climatique, mais de l'Anthropocène<sup>5</sup>... Ainsi, nous les humains, serions une force géologique capable de modifier complètement notre environnement... C'est une manière de produire la réponse à une longue liste de questions. Car en acceptant de raisonner à partir de l'Anthropocène, nous ne pouvons donc plus agir qu'au niveau global, et il faut imposer les nouveaux maîtres du monde, créer un gouvernement mondial, capable de rediscipliner les acteurs, notamment économiques, quant à l'usage des ressources, l'émission de gaz à effet de serre, la protection de l'environnement, l'urbanisation, etc. Un méga pouvoir fondé sur la technoscience ? On sent bien intuitivement que ce n'est guère possible sans sacrifier énormément de choses. Et donc on retrouve des conflits et des frictions avec des processus locaux et hétérogènes...

En revanche, il est possible d'identifier et de développer des « contre-Anthropocène », concept qui évoque celui

---

<sup>5</sup> L'Anthropocène est un terme créé et utilisé par certains chercheurs pour désigner une nouvelle époque géologique, dont le point d'origine est situé par les uns à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle avec la révolution industrielle, et par les autres plutôt au milieu du XX<sup>e</sup> siècle. Dans les deux cas, il s'agit de désigner une période du « système terre » dans laquelle l'influence de l'homme sur la planète est devenue prédominante. Cette nouvelle ère géologique d'origine humaine succéderait ainsi à l'Holocène, deuxième époque, interglaciaire, de la période quaternaire, qui a débuté il y a 10 000 ans.

de « contre-démocratie » défendu il y a une dizaine d'années par Pierre Rosanvallon<sup>6</sup> : en prenant au sérieux la question de la démocratie, il s'agit de la retourner contre elle-même, en exigeant des comptes, au sens de l'*accountability* évoquée dans les débats, en poussant à l'argumentation, en introduisant de la critique. Le contre-Anthropocène procède de la même démarche.

Bref, j'ai tendance à recommander une forme d'optimisme sous contrainte : il est possible de penser et de construire des futurs ouverts, en fédérant les connaissances réelles des milieux, en évitant les effets délétères des standards d'évaluation mais aussi des consensus mous ou des fuites en avant définitionnelles, comme d'ailleurs les effets pervers de l'attachement à l'hyperlocal où chacun défend son expérience comme la seule qui vaille la peine. Il nous faut organiser des outils collectifs, imaginer un dispositif pratique, par exemple numérique, pour partager ces expériences et, à partir de celles-ci, réinventer une prospective dynamique, qui explore les possibles en les révisant sans cesse.

---

<sup>6</sup>« La contre-démocratie », édition du Seuil, 2006. Pierre Rosanvallon désigne par ce terme l'ensemble des instruments de surveillance et d'évaluation des gouvernants qui concourent à l'exercice de la citoyenneté.

*Publié par la Mission Agrobiosciences le 27 novembre 2015*  
<http://www.agrobiosciences.org>